

H-France Review Vol. 10 (March 2010), No. 54

Réponse au compte-rendu par Laurence M. Porter sur Sylvain Venayre, *La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*. Paris : Aubier, 2002. 350 pp. Notes, name index, table of contents. \$66.99 U.S. (pb). ISBN 2-70-072332-5.

Réponse par Sylvain Venayre, Université de Paris I—Panthéon Sorbonne.

Ce livre, publié en 2002, est issu d'une thèse soutenue en 2000 et commencée en 1995. J'ignore si, comme le dit Laurence M. Porter, il peut intéresser le spécialiste d'histoire culturelle mais pas l'historien en soi. Il faudrait sans doute, pour analyser cette proposition, définir avec assez de rigueur ce qu'est l'histoire culturelle et admettre que celle-ci est radicalement distincte du reste des études historiques, ce que je ne crois pas.[1]

La première intuition de ce livre relevait du constat suivant : au milieu des années 1990, l'aventure n'était pas un objet d'étude pour les historiens « sérieux » ; il existait certes des recueils de vies de « grands aventuriers », mais ces livres étaient généralement écrits par des publicistes qui célébraient des existences extraordinaires, jamais replacées dans leur contexte historique, si ce n'était pour souligner leur caractère hors-normes. Pire : l'aventure, lorsqu'elle était évoquée dans les ouvrages universitaires, n'était pas considérée comme un objet d'étude, mais comme un facteur explicatif. C'était particulièrement remarquable dans le cas des ouvrages sur l'histoire de la colonisation : l'esprit d'aventure intervenait alors comme une des causes de la conquête, au même titre que la recherche de nouveaux marchés, la prospection des matières premières, le souci de la grandeur nationale, la curiosité scientifique ou la volonté missionnaire.

C'est contre cette habitude de pensée que cette recherche a été entreprise. En l'occurrence, il ne s'agissait pas de proposer une quelconque sociologie des aventuriers (qui aurait certes été un moyen de concilier l'étude de l'aventure et les impératifs d'une certaine histoire, en l'occurrence l'histoire sociale) mais bien de montrer que ce que nous appelons « l'esprit d'aventure », et qui sert parfois un peu simplement de facteur explicatif, a en réalité une histoire.[2] Et une histoire récente.

Je ne reviendrai pas sur les conclusions du livre. Dans l'ensemble, elles tendent à montrer que notre conception moderne de l'esprit d'aventure s'est forgée au tournant des XIXe et XXe siècles (après la gloire de Jules Verne, donc). Sous le triple effet de la révolution des transports, de l'exploration de l'intérieur des continents et de la colonisation du monde, sont simultanément apparus le sentiment que l'aventure n'était plus possible dans le cadre de la planète ainsi transformée— et le sentiment que, malgré tout, l'aventure devait désormais être recherchée pour elle-même, indépendamment de tout autre but. Un des résultats auxquels je tiens le plus est donc que la « mystique moderne de l'aventure », apparue au tournant des XIXe et XXe siècles, est fondamentalement nostalgique. Les grandes figures de l'aventure de cette époque, de Rimbaud à T. E. Lawrence, sont avant tout des figures nostalgiques, crépusculaires comme l'est, peut-être, toute notre modernité.

Intéressons-nous plutôt à la méthode suivie pour établir ces résultats. C'est cette méthode, sans doute, qui conduit Laurence M. Porter à enfermer ce travail dans les limites d'une « histoire culturelle » qui ne serait pas exactement de l'histoire.

Il s'agissait de montrer la transformation rapide du sens d'un mot, transformation elle-même révélatrice des mutations plus générales des représentations de l'espace de la planète au tournant des XIXe et XXe siècles. Pour cela, j'ai choisi d'analyser tout le discours qui, à cette époque, mettait en son centre la notion d'aventure – ce que Laurence M. Porter nomme d'un terme que je n'emploie pas : « sociolecte ». J'ai cherché à savoir qui était désigné, à cette époque, du nom d'« aventurier » (et c'était effectivement des hommes, beaucoup plus rarement des femmes, qui, pour beaucoup d'entre eux, ont aujourd'hui disparu de nos mémoires). J'ai cherché à repérer quels autres vocables constituaient, autour du mot « aventure », une sorte de galaxie sémantique cohérente. C'est cette méthode qui m'a conduit à identifier de nombreuses figures—reporter, chercheur d'or, explorateur, etc.—qui, effectivement, pourraient donner chacune la matière d'un gros livre et donnent du même coup au mien cet aspect touche-à-tout qui gêne M. Porter. Aucune de ces figures, toutefois, n'est étudiée en elle-même ; toutes le sont en fonction de leur seul rapport à l'aventure. C'est par ce rapport seulement qu'elles en sont venues à prendre place dans ma recherche.

Il y a un contre-sens majeur à présenter ces figures comme une liste d'aventuriers que j'aurais préétablie ou même comme des éléments d'un « idéal-type » au sens wébérien. D'une part, cette liste a été constituée progressivement, à partir de ce que les contemporains disaient de l'aventure (c'est ce qui explique que ne soient pas cités les héros de *La Planète des Singes*, ceux de H. G. Wells, Ernest Hemingway, les *hobos*, Sir Edmund Hillary ou les *Aventuriers de l'Arche Perdue*, tous absents de mes sources).^[3] En aucun cas, la méthode suivie ne pouvait conduire à un recueil exhaustif des grands aventuriers de l'époque ; c'est précisément contre la logique de ce type de recueils que je travaillais. D'autre part, l'« idéal-type », ainsi que le soulignait naguère Raymond Aron, présente le défaut d'être beaucoup plus cohérent pour nous que pour les contemporains auxquels il s'applique ; or, ce que je cherchais à comprendre, c'était justement de quelle façon les Français du tournant des XIXe et XXe siècles se représentaient l'aventure, ce qui impliquait de prendre en considération les hésitations, les contradictions mêmes qui entouraient la figure de l'aventurier.

Ce travail peut être bien sûr complété par d'autres approches. Comme le suggère Laurence M. Porter, l'histoire sociale, d'une part, permettrait d'analyser les stratégies éditoriales de ceux qui racontent leurs « vies d'aventuriers » ou qui publient des « romans d'aventures ». D'autre part, je me suis limité, dans une perspective héritée des travaux de Michel Foucault, à l'analyse des seuls phénomènes d'émergence. Une autre histoire culturelle permettrait d'étudier les phénomènes de permanence et leur renouvellement par les nouveaux supports de la culture de masse. L'utilisation pédagogique du thème des aventures ne cesse évidemment pas à la fin du XIXe siècle avec l'avènement de la mystique moderne de l'aventure et il serait possible, et même fructueux, d'analyser son histoire ultérieure, sous l'effet de la littérature de grande diffusion, de la bande dessinée ou du cinéma. Du reste, des chercheurs travaillent actuellement dans les deux directions que je viens d'indiquer.

L'histoire culturelle n'est pas distincte de l'histoire tout court. Elle n'est qu'une voie, parmi d'autres, pour parvenir à la connaissance du passé. L'histoire non pas exactement des mots, mais des usages sociaux des mots, s'impose ainsi à tous les historiens. L'esprit d'aventure n'est pas un facteur explicatif, parmi d'autres, de la conquête coloniale à la fin du XIXe siècle. Il apparaît plutôt, sous sa forme moderne, comme un produit de cette conquête – et comme un produit des progrès des transports et du sentiment de la fin des explorations. Il n'est pas inutile de savoir cela, dans la perspective d'autres enquêtes historiques, qui peuvent elles-mêmes emprunter des voies méthodologiques très différentes de celles que j'ai suivies dans *La Gloire de l'aventure*.

NOTES

[1] Je m'y suis essayé dans Laurent Martin et Sylvain Venayre (dir.), *L'Histoire culturelle du contemporain*, (Paris, Nouveau Monde, 2005).

[2] Il ne s'agit donc pas exactement de prétendre, comme le dit Laurence M. Porter, que « l'historiographie et l'aventure ont chacune leur propre histoire, mais que ces histoires se croisent pendant la période 1850-1940 ».

[3] Le cas fascinant de Francis Burton est différent et aurait sans doute pu être pris davantage en considération. Burton est toutefois nettement moins connu des Français que des Britanniques à la fin du XIXe siècle—sa vie était alors pour l'essentiel rapportée à la quête des sources mystérieuses du Nil. Ma recherche portait en effet sur la France essentiellement et les grandes figures britanniques—de Conrad à Lawrence—n'y interviennent qu'en tant qu'elles ont eu une influence notable sur les conceptions de l'aventure qui circulaient en France jusque dans l'entre-deux-guerres.

Sylvain Venayre
Université de Paris I—Panthéon Sorbonne
sylvain.venayre@noos.fr

Copyright © 2010 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172